

4 Les trois forts français sur la rivière Humber

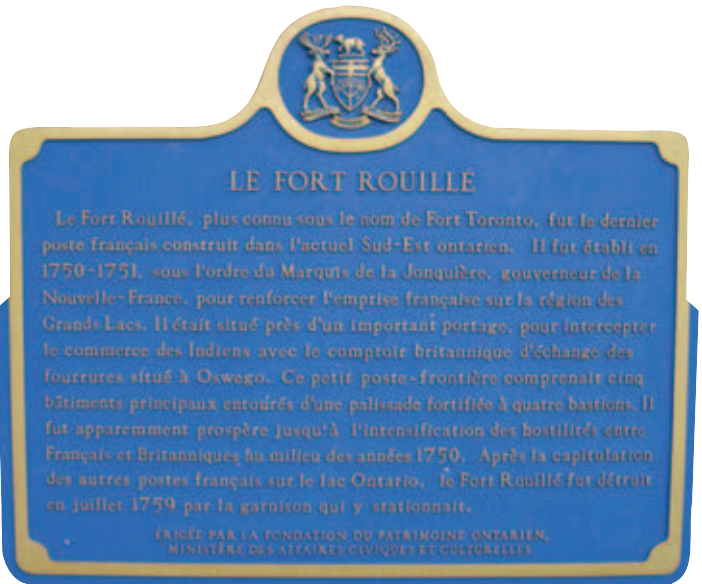


Le fort Rouillé: obélisque et vue aérienne de son tracé.
Photo : © David Wallace

Pendant des milliers d'années, les Autochtones nord-américains empruntent les rivières et les lacs pour se déplacer, chasser et commercer. Pour contourner les parties non navigables, ils établissent des portages. Les grandes rivières de Toronto ont chacune leur portage. Pour les Amérindiens comme pour les Français, le Portage de Toronto qui longe la rivière Humber, constitue une importante route de commerce. Le sentier de portage suit l'escarpement à l'est de la rivière. Aujourd'hui la rue Kingsway Sud et le boulevard Humber reprennent une partie du tracé. Venant de la Huronie, Étienne Brûlé est le premier Européen à emprunter ce passage aux environs de 1615.

Cent ans après, la France, dans sa stratégie de contrôle du marché de la fourrure, y fait successivement construire trois forts. De 1720 à 1759, pendant quarante ans environ, les forts Douville, de Portneuf et Rouillé constituent – avec le fort Frontenac à l’est du lac Ontario ainsi que le fort Niagara à l’ouest – un réseau de captage des fourrures amérindiennes qui descendent vers le sud. Aux forts, qui ne sont vraiment que des magasins royaux, les traiteurs offrent aux Autochtones des occasions de traite et de troc et les persuadent ainsi de ne pas aller offrir le produit de leurs chasses aux Anglais de l’autre côté du lac Ontario.

En 1720, le fort Douville est érigé sur un escarpement à l’est de la rivière Humber, un peu en amont de l’embouchure. Il est établi sur le site de Teiaiaagon, un village sénéca abandonné vers 1687. Ce fort est un modeste édifice carré à deux étages, en rondins, doté d’une palissade et pouvant loger deux soldats et un marchand. C’est le premier des trois forts, commandé par le jeune Alexandre Daigneau Douville, issu d’une grande famille de traiteurs de fourrures. Bien que le poste de traite soit construit en 1720 seulement, on envisageait déjà sa création en 1686. Mais c’est seulement lorsque le monopole



français de la fourrure est menacé par une plus forte présence britannique au Sud, au début du 18^e siècle, que l’on se décide à agir. Malheureusement, dix ans plus tard le magasin est abandonné, le volume de la traite étant trop peu élevé.

Bien que le fort n’encourage pas l’établissement d’une communauté, on sait que les résidents s’y installent avec des compagnes autochtones, fondant des familles « à la façon du pays ». Malgré sa taille minuscule, après Teiaiaagon, le fort Douville représente donc une continuation dans l’habitation permanente à Toronto – et participe ainsi à la naissance de notre métropole canadienne.

Cependant, durant les années 1730 et 40, la Nouvelle-France n’abandonne pas son plan de contrôle de la traite des fourrures au nord du lac Ontario. En 1749, un deuxième fort est construit par le chevalier de Portneuf, sur le portage à l’embouchure de la rivière Humber, du côté est également. Comme le premier, le bâtiment est de dimensions modestes, constitué d’un magasin royal entouré d’une palissade. Cependant ce poste connaît tellement de succès que, trois mois après sa construction, toutes les marchandises entreposées sont échangées contre des fourrures. La construction d’un plus grand fort est immédiatement envisagée.



Des membres d’une société d’histoire revêtus d’uniformes de soldats français du 18^e siècle.

Photo : © David Wallace

En 1750, le marquis de La Jonquière, gouverneur de la Nouvelle France, écrit au ministre de la Marine et des Colonies Antoine-Louis Rouillé et sollicite la permission de construire immédiatement un troisième fort. Il faut à tout prix intercepter le commerce des Amérindiens, qui se rendent à un nouveau comptoir britannique situé à l'emplacement actuel de la ville d'Oswego. Cette permission est accordée. Pendant l'hiver de 1750-51, la construction du troisième fort français commence à l'est de la Humber, sur les rives du lac Ontario.

On l'appelle fort Rouillé, ou fort Toronto. Il s'agit cette fois d'un véritable fort, entouré d'une grande palissade, avec une garnison. Mesurant 29 mètres de côté et flanqué de quatre bastions, il loge environ quinze civils et quelques soldats. L'intérieur contient cinq bâtiments : un corps de garde, un entrepôt pour la poudre, une caserne, une forge et un logement pour les officiers. La forge, les cheminées et l'entrepôt sont construits en pierre ; les autres bâtiments sont en bois, montés dans le style français « pièce sur pièce » où plusieurs poutres sont imbriquées les unes sur les autres. À l'extérieur du fort se trouvent d'autres bâtiments – des abris pour des canots, des latrines, des logements supplémentaires, des jardins, etc. ainsi qu'un cimetière. Nous savons qu'au moins trois bateaux se sont servis du petit port qui existait près des palissades. Sur le plan que nous en avons, le fort est adjacent au lac Ontario, alors qu'aujourd'hui, l'emplacement est situé à environ 100 mètres des berges actuelles.

Il n'y a aucun doute que l'emplacement du fort Rouillé est très stratégique du point de vue commercial, car les bénéfices de la traite sont importants. Mais la structure ne peut pas soutenir un siège militaire. En juillet 1759, durant la Guerre de Sept Ans, on craint que le fort Rouillé ne soit victime d'une attaque brutale des Britanniques. La France ordonne alors que les bâtiments soient incendiés et que la garnison se replie vers Montréal. Par la suite, les vestiges du fort demeurent intacts pendant de nombreuses années jusqu'à ce que, en 1879, le sol soit nivelé et engazonné afin de construire la Canadian National Exhibition. La cabane Scadding, la plus ancienne habitation torontoise encore debout, est relocalisée à proximité de son emplacement.



Caption: La cabane Scadding, la plus ancienne habitation torontoise encore debout.
Photos : © David Wallace

En 1979 et 80, des archéologues entreprennent des fouilles et redécouvrent le tracé du fort Rouillé ainsi que quelques artefacts. On peut y voir aujourd’hui sur le gazon une empreinte en béton de sa superficie, mais elle est bien plus petite qu’en réalité. Un obélisque s’y trouve également, entouré de deux canons et d’un mortier datant des années 1850. Ironie du sort, ils appartenaient aux Britanniques.

L’année 1759 marque donc la fin de la présence des soldats du roi de France à Toronto et en Ontario, mais pas celle des commerçants, artisans et autres colons francophones, qui poursuivent leurs activités longtemps après l’arrivée des Britanniques et des Loyalistes américains.

Plusieurs années après 1759, en 1816, alors que la France a abandonné sa colonie, le site du fort Douville est octroyé par le lieutenant-gouverneur Simcoe au francophone Jacques Baby, un riche traiteur de fourrures originaire de Détroit et membre du « Family Compact » à Toronto. C’est pour cela que le quartier se nomme aujourd’hui Baby Point (à l’intersection des rues Jane et Annette).

Le deuxième fort est également « recyclé ». Jean-Baptiste Rousseaux, traiteur de fourrures, construit son habitation sur le site du fort de Portneuf. C’est lui qui accueillera le lieutenant-gouverneur Simcoe à son débarquement à Toronto en 1793.



Photo : © David Wallace

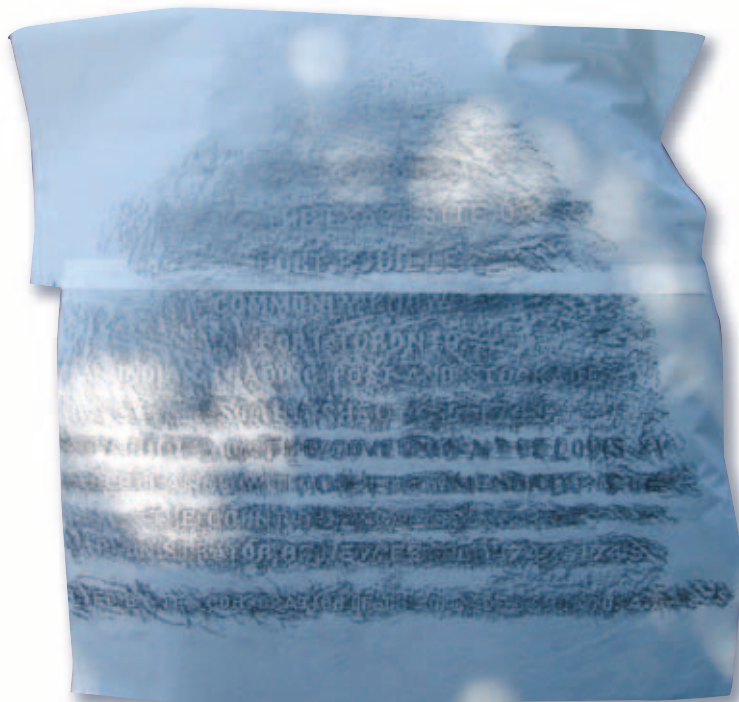


Photo : © David Wallace

CE CAIRN
MARQUE LE SITE EXACT
DE FORT ROUILLÉ
AUSSI CONNU SOUS LE NOM DE
FORT TORONTO
UN POSTE DE TRAITE ENTOURÉ D’UNE PALISSADE
ETABLI EN 1749
PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DE LOUIS XV
EN ACCORD AVEC LES RECOMMANDATIONS
DU COMTE DE LA GALISSONNIÈRE
ADMINISTRATEUR DE LA NOUVELLE FRANCE DE 1747 À 1749
ÉRIGÉ PAR LA CORPORATION DE LA VILLE DE TORONTO EN 1878



La Société d’histoire de Toronto

C. P. 93 – 552, rue Church, Toronto, ON M4Y 2E3

© La Société d’histoire de Toronto 2009. info@sht.ca www.sht.ca